

Le Galepin

- BLEU -

n°15 - 1^{er} janvier 2019



« Proche » – Hervé Gouzerh

n°15 – Hervé Gouzerh

Sommaire

ROGER WALLET	
BONJOUR MADAME	3
RÉMI LEHALLIER	
PORTRAIT DE MA MÈRE	8
LÉO DEMOZAY	
ELLE S'APPELAIT...	10
EMPRUNTS	
À JULIETTE NOUREDDINE	13
À FRANCIS CARCO / FRANCIS LEMARQUE	14
À JACQUES BERTIN	15
MARC FRÉTOY	
LÉGÈRE	16
ÉRIC LE BIHAN	
UN CORPS QUI BAT NON LOIN DES BOMBES	17
BERNARD BOUCHOT	
CETTE CHANSON-LÀ...	19
LÉA ROSE	
CETTE OMBRE	24
SYLVIE VANPRAËT	
ANNABELLE	26
NADINE FOUCHET	
LE DERNIER BOIS	29

ROGER WALLET

Bonjour madame



« Café »

J'AIME LE BISTROT, SON AMBIANCE, SA COULEUR. Sa musique et ses bruits. J'aime sa façon d'arrêter le temps. Sa manière de hall de gare – les gens sont jetés là anonymes indifférents gueule mal rasée haleine suspecte. Et les habits, oh les habits, défraîchis fatigués. J'aime cette attente particulière qui emplit les lieux de fumée (on est dans les années 60). On attend on ne sait quoi un regard une parole. De rencontrer quelque chose quelqu'un qui vous tire de l'ordinaire en vous vrillant le cœur.

J'ai deux trois bistrotts de prédilection. Un dans le faubourg, fréquenté par des Turcs. Le Bar des Arènes je ne saurai jamais pourquoi il porte ce nom. À peine la porte franchie on est ailleurs. La salle est pleine le soir et le dimanche après-midi. Ça joue aux cartes à toutes les tables. Le flipper au milieu de la salle juste devant le pilier est resté allumé mais il ne sert à rien. La seule femme là-dedans c'est la patronne. Une grande blonde fardée avec une énorme bague à la main droite. Ils fument comme des pompiers. Des cigarettes longues et plates assez curieuses. On m'en offre une. Tout au fond on entre directement dans la cuisine, un va-et-vient incessant on passe soi-même ses commandes au cuisinier. Depuis que j'ai mes journées à moi j'ai eu le temps de faire le tour des établissements de la ville. Aux Arènes c'est le meilleur café que j'aie jamais bu. Café turc évidemment. Sur les bouteilles qui pendent au bar la tête en bas un billet de banque est collé. Peut-être pour rappeler que l'alcool... *Turkiye Cumhuriyet Merkez Bankasi*. Suis le seul Français à

y avoir ses habitudes. Quand je rentre il y a toujours quelqu'un pour fredonner *Douce France* en me tendant un petit verre d'arak.

L'autre est au bout de la ville, ce n'est même plus les faubourgs on est dans un village perdu là au milieu des immeubles. Rue de Paris – la rue est un vrai bluff, il y a bien longtemps que la ville en a fini des interminables serpentins de voitures du dimanche soir, retour de la mer. Depuis les travaux les rocades et l'autoroute il n'y a plus guère que les habitués et les égarés pour frayer par là. *Au dernier sou*. À la table voisine ils sont deux la trentaine à peine. Une dizaine de cannettes devant eux. Parlent foot. Elle entre avec son panier où les bouteilles s'entrechoquent, se pose au bar. Elle connaît tout le monde. Pas besoin de commander le ballon est déjà servi. Quelqu'un remet ça. Entre un couple endimanché, lui cigarillo, elle cheveux bruns frisés fond de teint. Elle parle fort rit sans retenue. Lui distille ses conseils : Extra Grey n'est plus dans le coup, Longchamp pas un terrain pour lui. Les autres écoutent bouche bée. N'y a sans doute jamais mis les pieds. Au mur va savoir pourquoi la photo de l'équipe de handball de Villeneuve-la-Garenne.

Mais le bistrot le vrai c'est au milieu de la matinée qu'on le juge. Les vrais habitués c'est à cette heure-là qu'ils se pointent. Avec leurs mines de conspirateurs de qui en ont vu de toutes les couleurs. « Le postier » – il en a gardé la casquette et la connaissance parfaite du cadastre communal il est encore capable de vous répondre du tac au tac Rue de l'École de chant D5 à main gauche face à la cathédrale. « Michel Strogoff » – lui il ne parle que de la Russie où il est resté prisonnier cinq ans dans un camp après la guerre. S'en est évadé des dizaines de fois la version change selon les jours. Et « le Caporal » qui carbure à la Kro souvenir du bled. Les vrais souvenirs il les réserve pour un cercle d'initiés dont je ne suis plus depuis que j'ai pris position publiquement contre les ratonnades. Il y a aussi « les amoureux » deux petits vieux tout ratatinés les joues bien rouges et la goutte au nez quel que soit le temps. Toujours bras dessus bras dessous. Ils restent debout au bar se passent le mouchoir pour s'essuyer la bouche. Blanc sec. Presque une famille avec ses éclats de rire et ses douleurs tranquilles. Tout cela attend s'arrête de parler dès que la porte s'ouvre dévisage l'intrus. Moi aussi je vais finir par prendre les tics.

Ce matin-là je ne sais trop pourquoi – si, ce soleil inhabituel en février comme un cadeau inespéré – je file jusqu'au centre-ville. Coincé entre un magasin de chaussures et un point-press, le Bar des Grands magasins. Des heures de gloire de l'après-guerre ne subsistent que les Nouvelles galeries. Le bar n'a rien gardé de cette splendeur passée. Un zinc tout en longueur et cinq tables minuscules – un couloir – entre la porte qui donne sur la rue piétonne (l'été on y installe une terrasse) et celle de la cour intérieure de l'immeuble. On s'y sent de passage vraiment. Avant un escalier montait aux chambres. À l'époque du bar-hôtel des Grands magasins. Il n'y avait pas de librairie et le bistrot s'étalait avec insolence. Le patron n'a pas connu, Je n'étais pas né il dit en riant, Il faudrait demander à l'ancienne propriétaire elle habite toujours derrière. Tiens, c'est son heure elle va pas tarder. Je reprends un demi. Je suis seul dans la salle, je feuillette *Le Parisien*, histoire de tuer le temps.

C'est le patron qui me tire de ma lecture, Vous avez connu le bar-hôtel ?

– Oh j'y venais de temps en temps avec mon père parce que c'était ouvert le dimanche. En revenant du jardin il passait toujours ici.

Il hoche la tête en essayant les verres.

– Il paraît que ça n'avait pas très bonne réputation...

Il se tourne enfile les verres à bière tête en bas dans la rainure :

– Il paraît que c'était plus ou moins un hôtel... Il me regarde sourit. Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

– On le disait. Moi vous savez... À quinze ans on buvait encore de la limonade...

Il me fait un clin d'œil et, en désignant du menton la porte de la cour, Elle aime pas qu'on parle de ça, la vieille !

Elle entre avec un grand cabat d'où dépasse une botte de poireaux, Bonjour, mon petit Jean-Louis.

– Comme d'habitude, madame Lucas ?

– C'te question ! C'est pas à mon âge qu'on va changer ses habitudes, l'estomac y résisterait pas.

Le patron sert un ballon de rouge contourne le zinc pour le lui déposer sur la table juste dans l'angle. Elle traîne un de ces chiens ridicules qui n'arrêtent pas de couiner genre caniche nain. Elle lui a passé un petit vêtement écossais – je ne sais pas comment appeler ça – le voilà déjà qui jappe pour réclamer un sucre. Un rituel. Debout Isabelle ! Debout ! Le roquet se dresse sur ses pattes arrière avant de rafler les deux morceaux qu'elle lui tend.

Elle accroche à la patère un curieux macfarlane totalement démodé à carreaux verts et noirs. Difficile de lui donner un âge. Dans les soixante-quinze peut-être. Elle est assez grande légèrement voûtée. Très classe avec son chemisier blanc à jabots et son pantalon beige. Un collier à grosses perles émeraude lui tombe sur la poitrine.

– Vous avez un rendez-vous galant ma parole madame Lucas.

C'est quand elle éclate d'un petit rire pointu, Pourquoi ? Ça n'est pas c'qu'on avait convenu ? que tout cela me revient.

Je venais parfois dans ce bar avec mon père. Ce dimanche-là il fallait se faufiler pour trouver une place au zinc. Ce devait être vers la fin de l'hiver, il n'y a pas gros travail dans les jardins. Je buvais mon diabolo-menthe debout appuyé contre la porte. Les vélos s'entassaient dans la cour de l'immeuble avec les cageots sur les porte-bagages et les carrioles. Une main se pose sur mon épaule. C'est la patronne, Tu veux bien m'aider à descendre quelques tabourets ? Elle me précède dans l'escalier elle est nu-pieds elle porte à la cheville droite une mince chaînette en or.

C'est dans un réduit près des toilettes un vrai bazar où l'on a bien du mal à pénétrer. On sort d'abord une table sur le palier un fauteuil de cuir une table basse en rotin un vase de porcelaine. J'attrape enfin les tabourets hauts recouverts d'un skaï vert pomme un peu chiffonné. Il y en a bien une dizaine. Au fur et à mesure elle les installe en rang doignons sur le palier. La manœuvre nous prend cinq bonnes minutes. Elle est en nage. Dans le mouvement la cordelette de son chemisier s'est défaire, j'entrevois l'arrondi noir du soutien-gorge.

– Antoine j'te laisse faire pour apporter tout ça en bas.

Je l'entends descendre deux marches. Elle se ravise,

– Au fait, ton père m'a dit qu'tu fais d'la peinture.

– Oh, de la peinture... Je prends des cours. C'est vrai j'aime bien ça mais...

– Ça t'plairait d't'installer dans un vrai atelier ? Ton père me dit qu'chez vous y'a pas la place. Je ne m'attendais pas à ça, je reste confus à bredouiller.

– Si tu veux tu débarrasses la pièce de tout c'bazar et tu t'installes.

Elle a la main sur la rampe de l'escalier je vois à contrejour ses longs cheveux blonds à la Martine Carol. Je bafouille Je veux bien mais quand je pourrai faire ça ? Elle a un geste de la main, Demain si tu veux, demain après-midi. J'entends son pas léger dans les marches.

Le patron s'est accoudé au bar pour m'écouter. Comme je m'interromps un instant il sort un paquet de Winston, m'en tend une. La vieille dame s'est détournée elle regarde vers la cour. La chienne s'est couchée à ses pieds, la laisse traîne par terre. Madame Lucas, je ne l'avais pas remarqué, a une sorte de châle sur les épaules, de la soie ou je ne sais, quelque chose de coloré vif et gai. Elle tient les deux pointes du châle dans la main, les serre nerveusement. Les fleurs rouge et or en tressautent de temps à autre, imperceptiblement d'abord puis de plus en plus distinctement. Le patron s'en rend compte s'approche d'elle, Ça va pas, madame Lucas ? Vous avez froid ? De la tête elle fait signe que non. Et comme il se penche vers elle, Vous pleurez ? Qu'est-ce qui va pas Madame Lucas ? Elle aussitôt très vite Non, c'est rien, ça va passer... Ah, ça vaut rien de vieillir...

Je frappe au carreau. Ils sont toute une tablée dans la grande salle. Bouquets de fleurs bougies champagne. Les visages sont radieux. Le plateau de fromages n'a pas encore été servi. Entre, petit ! C'est un grand moustachu qui s'est levé et me fait signe. La patronne rit aux éclats en se frottant contre lui elle pose la tête contre son ventre glisse la main dans l'échancrure de sa chemise. Personne ne fait attention à eux. Chacun est parti dans ses conversations.

– Je vous présente Antoine.

Brouhaha. Elle fait tinter son verre avec le dos de son couteau. Le bruit s'apaise.

– Je vous ai parlé d'Antoine. Il va s'installer au premier, le débarras avec la grande baie vitrée.

– On a hâte de voir tes tableaux, Antoine. Après ce que nous a dit Clémence on est impatients de voir.

Celle qui dit ça est une petite brunette en boléro. Le pantalon taille basse laisse voir une petite bande de peau dorée.

– Antoine, elle est d'accord pour poser si tu fais des nus, pas vrai, Annette ?

Annette est la première à s'esclaffer tandis que je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux.

– Mais laissez-le – c'est la patronne qui prend la parole, elle se lève et m'entoure du bras. Va t'installer tranquillement là-haut. Pour le moment tu n'as qu'à tout sortir dans le couloir.

Je bredouille Merci madame et m'éclipse.

Avec le faux-plafond et les tapis on n'entend pratiquement rien à l'étage. Dans la pièce la plus gros a déjà été fait. Il n'y a presque plus de meubles, juste une table et un lit, deux chaises. En revanche des papiers il y en a partout : des piles de journaux ficelés, des *Cinéma* à la couverture bicolore – toutes les actrices ont des airs d'Italiennes avec leur bouche gourmande sur laquelle – je risque un œil dans le couloir – je pose doucement les lèvres en fermant les yeux. J'en prends deux ou trois dans le tas, les glisse dans le placard sous un torchon. Les autres vont au fond d'une caisse sur le palier.

La voix qui me tire de mes cartons est énergique, Eh bien ça commence à ressembler à quelque chose ! La patronne s'assied sur le lit. Je suis à genoux dans le coin à trier des *Nous deux* et des *Bonnes soirées*. Je crois que ça sera superbe mais, vous savez, pour ce que je fais c'est peut-être trop... Elle sourit, me fait signe de venir près d'elle. Elle s'est mis du bleu sur les paupières. D'ici tu auras la lumière tout l'après-midi. C'est très important, non, la lumière quand on peint ? Sa remarque me prend en défaut je hausse les épaules J'en sais rien... Oui, c'est ce qu'on dit, la lumière... Je ne finis pas ma phrase, elle a posé brusquement sa bouche sur la mienne, glisse sa main derrière ma tête et m'appuie contre l'édredon. J'ai du mal à respirer, ses lèvres se tordent dans tous les sens, elle me mordille la bouche, sa main gauche soulève mon pull et caresse ma poitrine, ses doigts tirent doucement les petits poils qui commencent à pousser. Et d'un seul coup son odeur m'envahit, l'odeur de son parfum suave comme une fleur et l'odeur de son corps de ses bras, un peu poivrée aigrette. Elle prend ma main, la glisse sous sa jupe, je suis terrorisé par le contact du nylon, du satin plus haut que je pressens humide et chaud, et de cet océan de peau entre les deux. Je n'ai jamais touché une fille, j'y ai juste pensé, imaginé une tendresse, quelque chose de timide et de lent. La tête me tourne quand elle s'écarte. Elle ouvre les draps, fait glisser mon pantalon, je garde les yeux fermés, je suis épouvanté par la douceur des linges. Elle me couche sur elle avec une précaution infinie, Oh madame, je vous aime !

Après je suis là à haleter longtemps comme un chiot tandis qu'encore elle lèche mes lèvres mes paupières.

« Bon anniversaire Nos vœux les plus sincères... » La chanson éclate au bout du lit : c'est Annette qui porte le gâteau couvert de bougies, tout le monde chante à tue-tête, verre à la main. Un silence, une seconde, comme je me redresse avec le cœur qui bat à rompre, et cet immense rire qui les secoue tous. Je me jette au bas du lit et bondis sur mon pantalon. Je suis là, le pull sur l'épaule les chaussures à la main, et eux se tordent de rire en me montrant du doigt. La patronne s'est assise au bord du lit et, comme je fuis, j'entends son rire pointu qui fuse et me perce le cœur.

Madame Lucas lève vers moi son regard mouillé. Elle me fait pitié. Les chairs se sont avachies empâtées. Cheveux blancs et déjà rares. Le rouge à lèvres sur tant de pâle lui fait un visage cadaverique. Le bistrot se racle la gorge, Putain, c'que vous racontez bien !

Je laisse tomber trois pièces dans la soucoupe, lui fait signe de remettre ça, Non, pas de bière, juste le ballon de beaujolais. Je me lève et vais pour sortir mais le dernier regard apeuré qu'elle me jette...

Je lui prends la main, les doigts sont boudinés, ongles sales, mauvais vernis :

– Madame Lucas, rien que pour vous la fin de la chanson... (je fredonne la voix déraillée) « *Et le p'tit con qui n'avait jamais ri D'un mot d'amour d'un mot gentil En souvenir de votre charme Il vous appelle encore Madame...* »

« *Bonjour madame* »,
Pierre Vassiliu, 1966



Portrait de ma mère

« Loin »



MA MÈRE, JE L'AI TOUJOURS CONNUE VIEILLE. Elle n'avait pourtant pas quarante ans quand je suis né mais, dans ces années-là, juste après la guerre, elle était déjà vieille. Fatiguée. Si l'on ajoute les cinq six ans qu'il faut pour se forger ses premiers souvenirs, elle était usée.

J'ai grandi, préoccupé par moi, je veux dire sans plus me soucier d'elle. Quand j'ai été en âge de travailler, je suis parti, il me semblait que c'est comme ça que les choses devaient se passer. Côté familial, je faisais le service minimum : une carte pour les anniversaires et un colis pour Noël : un parfum ou un microsillon car elle aimait la chanson. Ma sœur s'occupait d'elle. Nous n'avions pas le téléphone, ni elles ni moi. J'ai eu ma première voiture en 69, une Dauphine. Et mon garçon. Je l'aurais bien appelé comme mon père, Aurélien, mais à part son prénom je n'en savais rien de plus : jamais vu. On a choisi du côté de ma compagne et ça a été Louis. Le 12 octobre, un dimanche. Adèle était infirmière à l'hospice. Elle en voyait de drôles et je m'étais bien juré de ne jamais devenir vieux comme ceux qu'elle côtoyait, des bancals, des usés.

C'est elle qui a eu l'idée, au printemps. On devrait aller le présenter à ta mère. Ça n'était pas la porte à côté, le Loiret mais, en étudiant bien la carte, on a vu comment éviter Paris, qui me flanquait la trouille. On s'est mis en route le dimanche de Pâques. J'ai fait de l'essence à Mantes-la-Jolie et, à deux heures, on est arrivés à Meung. La maison n'avait pas changé, toute dans la longueur avec du gazon sur le côté et le jardin derrière. Ma sœur l'avait joliment arrangée, elle avait refait les peintures, il y avait un petit bouquet sur la table. Maman s'était levée – Mathilde m'avait écrit qu'elle la trouvait parfois encore au lit quand elle rentrait en fin d'après-midi. Mais là elle était debout, J'ai eu beau lui dire, elle vous guette depuis ce matin.

Je l'ai embrassée, elle pleurait déjà. Je lui ai présenté Adèle, qui lui a mis Louis dans les bras. Maman s'est assise. Louis gazouillait. Elle le dévorait des yeux. Du doigt elle lui caressait timidement les joues et le cou. Mathilde a réchauffé quelque chose sur le gaz et on s'est tous assis. Elle avait descendu un berceau du grenier. Adèle a couché Louis. Maman ne le quittait pas des yeux. J'ai demandé Tu te rappelles la chanson que tu me chantaient quand j'étais petit ? Elle a d'abord eu

l'air étonnée puis elle a souri et a sorti sa petite voix fluette dans les tons graves : *Adieu foulard, adieu madras*. Mathilde et moi on s'en est mêlés : *Adieu grain d'or, adieu collier chou, Doudou an mwen i ka pati, Héla, héla, sé pou toujours...* Et on a tous applaudi.

Mathilde nous avait préparé la grande chambre à l'étage. Le papier n'avait pas changé : des roses alignées une fois à droite une fois à gauche. Il y avait un cadre au-dessus de la petite table. Une jeune fille aux cheveux longs, l'air pensif, mélancolique près d'un rideau. C'est ta mère ? a demandé Adèle, Elle était très jolie, ça lui allait bien les cheveux longs... Je ne l'avais pas connue avec ses cheveux longs, toujours avec un chignon. Et c'est drôle, je ne l'avais jamais regardée de profil. Quel âge elle pouvait avoir sur cette photo ? Vingt ans ? Elle devait déjà travailler chez le notaire.

Il y avait un autre cadre posé sur la table de nuit. Une photo plus petite. On voyait un homme et une femme sous un arbre. Ils se tenaient par la main. Elle, la femme, avait les cheveux longs assez sombres, ça pourrait être ma mère, et lui, l'homme, il avait une tignasse claire un peu ébouriffée, il était plus grand qu'elle d'une tête. Cette photo, je ne l'avais jamais vue.

On est restés trois jours à Meung. Bien sûr j'ai refait le tour du village, on est allés au Port du Bout du monde, sur la Loire. Claire était là, Tu es toujours aussi jolie, je lui ai dit. Elle nous a présenté Denis. Il était batelier et pêchait au filet. Ils nous ont emmenés faire un petit tour sur l'eau jusqu'à Beaugency. Louis s'est laissé bercer.

Le 30 juillet, j'étais à la maison quand le facteur m'a apporté le télégramme. Maman gravement malade. Venir d'urgence. Mathilde. Mais je n'ai pu descendre que le samedi.

Maman était à l'hôpital de Blois. À la morgue. La dernière fois que je l'ai vue, elle était morte.

On l'a enterrée le mardi matin. Dans l'intervalle j'ai aidé Mathilde à ranger ses affaires. C'est là que je lui ai demandé, pour la petite photo. C'est papa, elle m'a dit. Et elle m'en a raconté un peu, ce qu'elle savait. Elle a sept ans de plus que moi, elle a des souvenirs de lui. Quelques-uns. Quand j'ai dit Alors, maman, tu l'as connue quand elle était jeune ? elle est restée silencieuse. Je m'en souviendrai toujours, elle a baissé la tête, elle est restée longtemps comme ça, et puis elle s'est levée sans rien dire, elle est allée jusqu'à la chambre du fond. Quand elle est revenue, elle tenait quelque chose à la main. Elle l'a posé sur la table, elle a servi deux tasses de café, elle m'en a apporté une et puis elle m'a tendu trois petits cahiers. L'un était jaune, les deux autres étaient d'un rouge passé. Le Conquérant. Et là elle a dit C'est pour toi. Tu verras, là, elle est jeune, maman.

Ma sœur et moi on n'est pas très expansifs.

J'ai gardé les cahiers des années sans les ouvrir. Il a fallu que je devienne grand-père et que je me sente vieillir pour le faire. Maman y avait écrit des portraits de son enfance. Des portraits de grand-mère, de grand-père, des oncles et tantes. C'était léger, joyeux, coloré. Plein de confiance dans la vie. Et là je me suis dit qu'il fallait des cheveux longs très sombres pour avoir écrit ça, des beaux yeux graves, une voix fluette pas trop haut perchée, et le cœur à ras bord. Maman.



Elle s'appelait...



JE L'APPELAIS « MON ÂME » MAIS SON PRÉNOM ÉTAIT PLUS SIMPLEMENT ASSYA. En vrai je ne sais si c'était plus simple tant Assya m'a toujours empli d'un mystère profond. De quoi suis-je d'abord tombé amoureux ? De ses yeux bien sûr. Noirs, volontaires, violents. Son regard vous arrachait l'âme, il vous vrillait au plus profond, il vous fouaillait.

Elle avait dix-sept ans quand j'ai fait sa connaissance. Je l'avais pour élève au lycée de B. Elle a tout de suite attiré mon attention par sa passion pour l'écrit. Elle lisait tout ce que je conseillais et surtout, très vite, elle a tenu à me dire ce qu'elle en pensait. Elle le faisait respectueusement mais fermement : je lui ai toujours connu ce regard farouche. Je l'ai encouragée dans son goût de la lecture et lui ai fait découvrir des auteurs hors programme, Sarraute et Simon évidemment mais surtout Beckett et Duras. Je me souviens de son émerveillement avec *Les choses*. Un livre que Perec m'avait dédié...

Elle a pris très vite l'habitude de venir chez moi, à M. Je passais la prendre chez elle en début d'après-midi et la ramenais chez elle. Nous buvions du thé, nous parlions, longtemps je ne lui ai pas parlé de ce que j'écrivais. Nous passions des heures au premier, dans ma bibliothèque. Parfois je mettais de côté certains livres qui « étaient pour elle », c'était mon expression, comme *Le K* (de Buzzati) ou, les années suivantes, *La disparition*. Elle se cherchait avec une ferveur qui m'émouvait. Elle avait un côté passionaria qui s'exprima clairement en mai 68 mais sans la satisfaire pleinement. Elle avait une soif d'absolu qui lui venait, disait-elle, de son peuple : elle se revendiquait Kabyle, une disposition d'esprit qui m'était assez étrangère, moi qui étais tourné vers l'utopie universaliste. Je l'encourageais à lire les littératures étrangères. Je me souviens lui avoir prêté un livre qui avait déjà quelques années, ah... le nom m'échappe... Un journaliste qui avait rencontré l'auteur d'un crime particulièrement odieux... Ah zut ! Mais si, son nom est minable en français...





Un soir je l'ai emmenée à Paris. Ils projetaient un vieux film de l'après-guerre *Le diable... au corps*, non?, avec Gérard Philipe et Micheline Presle. Je lui avais prêté le livre de Radiguet et elle avait été emballée. Une histoire en fin de compte terrible sur la lâcheté. Je me souviens que, durant le voyage du retour, nous sommes restés un long moment silencieux. Et puis elle m'a dit Je suis sûr que vous, vous ne l'auriez pas quittée. Pourquoi vous me dites ça, parce que ma femme je l'ai quittée... Elle, du tac au tac Vous ne l'avez pas quittée, c'est elle qui est partie. Vous, vous ne quittez pas les femmes... Sur le

coup, quelque chose s'est alarmé en moi. Je n'avais jamais réfléchi aux sentiments qu'elle pouvait ressentir à mon égard. Je l'avais toujours vue comme une élève passionnée de livres, Azzia. Ce soir-là il s'est passé quelque chose à quoi je n'étais pas préparé. Elle est entrée boire un thé puis elle est montée à la bibliothèque. Du moins je le croyais. Mais quand j'ai pris l'escalier à mon tour, il n'y avait pas de lumière dans la bibliothèque. J'ai poussé la porte de ma chambre. Elle était là, dans le lit. Elle a tendu les bras vers moi. Je me souviens qu'elle avait la poitrine nue et qu'elle m'a appelé. J'étais perdu. Bien sûr elle était désirable, Axia. Désirable est faible...

J'ai caressé ses bras et son visage. Elle voulait plus. Elle voulait tout. Elle m'a embrassé. Elle ne s'est pas jetée sur ma bouche, elle a juste effleuré mes lèvres, elle a pris ma main gauche et l'a posée sur ses seins. Elle ne disait rien. J'ai pensé qu'elle était dans Radiguet, dans ce moment où tout se joue de la vie d'une femme. Elle a fait glisser ma main jusqu'à son ventre. J'étais perdu, affolé. Non pas que je n'avais pas envie d'elle à ce moment, j'en avais une envie folle, elle était la plus belle femme que j'aie jamais tenue dans mes bras. Mais elle, je ne voulais pas la tenir, Razia... Elle était trop frêle, trop immaculée, c'est le mot qui m'est venu à ce moment-là. Je savais bien qu'elle avait déjà eu des amoureux. Des amoureux, oui, mais moi, ce n'était pas ça, c'était bien plus que ça, c'était... Je me suis forcé à caresser son ventre, son duvet qui était soyeux, elle a fait glisser mes doigts jusqu'à sa fente, mon index a glissé une fois, plus je n'ai pas pu. J'ai remonté la main jusqu'à son bassin. Je l'ai caressé de long en large et suis remonté jusqu'à ses seins. Ils étaient petits, frémissants, d'une beauté à vous damner. Quand mes doigts ont été sur ses lèvres, j'ai dit Pardonnez-moi... Zahia?... je ne peux pas vous donner plus...





L'année d'après elle est partie pour l'université et moi j'ai demandé ma mutation. Je ne lui ai jamais dit où. Je lui ai écrit souvent. Elle ne me répondait pas, car je ne lui ai jamais donné mon adresse. Je la voulais libre, totalement libre, ma Zaya. A N. j'ai vécu avec une femme. Elle avait trois enfants qui sont devenus les miens. Je les ai aimés comme un fou, mais un fou respectueux: de loin, sans jamais me les accaparer. Juste leur donner de quoi sourire à la vie.

J'ai su qu'elle s'était mariée, mon A... son prénom m'échappe. C'est un ami qui m'a parlé d'elle. Elle était devenue enseignante, lettres modernes, dans un lycée réputé de Tours. J'ai su qu'elle avait eu un garçon et qu'elle l'avait prénommé comme moi, Léo. Quand mon ami me l'a dit, j'ai éclaté d'un sanglot lourd, incoercible, il ne comprenait pas. Est-ce que ce n'était pas Azzaïa, son prénom? Ou... C'est terrible de prendre de l'âge. Ce sont d'abord les noms qui s'échappent, puis le reste, le souvenir des mots doux, des gestes tendres. Quand je pense à elle, ce sont mes mains qui m'en parlent. Je sens du soyeux sous ma main gauche, du lisse, de la légèreté et, sous ma droite, la fermeté des chairs et l'incroyable timidité de mon index caressant des lèvres...

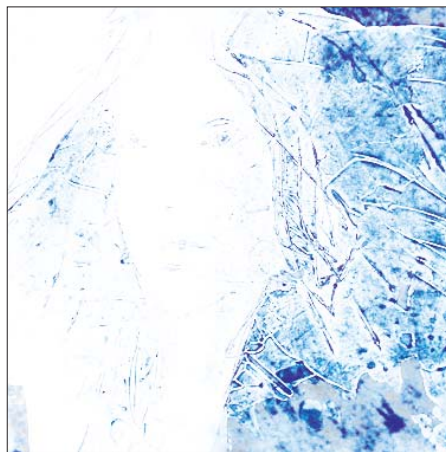
Je n'en ai plus pour longtemps. Béatrice me veille avec toute la tendresse qu'il faut dans ces moments-là. Les enfants ne me laissent jamais seul, ils viennent à tour de rôle, sauf les filles qui viennent toujours toutes les deux. Avec leurs rires et des bonbons, Tiens, Papou. Elles m'ont inventé ce petit nom qui est une merveille d'amour, proche de Papa mais pas trop.

J'ai demandé à Béa de m'acheter un beau calepin. Je lui ai dit que ce n'était pas pour elle mais pour... A...? je crois... Je lui ai dit où elle trouverait son adresse...

Sur la première page, j'ai écrit juste son nom. Je m'en suis voulu de ne me rappeler que A... Et sur la page de garde j'ai écrit le titre. J'ai longtemps hésité et n'ai rien trouvé de mieux que SES MAINS. Et puis j'ai aussi écrit l'exergue.

«Excusez-moi, A..., je ne peux pas vous donner plus.» Léo D.

Toutes les autres pages sont blanches. Elle m'a promis: elle lui enverra quand...



À Juliette Noureddine

MÉTÉO MARINE

Ce n'est qu'un jour, un jour
comme ça

On dit "Ça va" mais ça va pas
Un jour à rien, un jour à spleen
Un jour à météo marine

Et j'attends la houle et le grain
En allant pêcher du chagrin
Viking, Utsire et grand martyr
Dans le flot des rues de Paris

Avis de grand frais
En cours ou prévu
Le fond d'air est frais
Mon p'tit cœur tout nu
Quand on n'pleure jamais
C'est qu'on s'habitue
Avis de grand frais
En cours ou prévu

Et tout me paraît désolé
Dérisoire ou abandonné
Noyée Tamise, amber chairman
Au fond d'la grisaille océane

Agitée à localement forte
Je voudrais que la mer emporte
De nord Irlande à Ouest Écosse
Le vague à l'âme qui me cabosse

Avis de coup d'vent
C'est un sale moment
D'averses attendues
Quand on pleure tout l'temps
C'est qu'on n'en peut plus
Avis de coup d'vent



En cours ou prévu

Je me rappelle je me souviens
Je regrette et ça sert à rien
Toutes ces amours et toutes ces fêtes
Vont en fraîchissant d'cinq à sept
On mène sa barque à vau-l'eau
Un jour en bas, un jour en haut
Jour d'accalmie, jour d'air instable
D'anti-cyclone inconsolable

Avis de vent fort
En cours ou prévu
Ce n'est pas la mort
Mais c'est sans salut
Si on pleure encore
C'est qu'on est perdu
Avis de vent fort
En cours ou prévu

Ce n'est qu'un jour, un jour comme ça
On dit "Ça va" mais ça va pas
Un jour à rien, un jour à spleen
Un jour à météo marine



JE ME SOUVIENS
DE LA BOHÈME...



Je me souviens de la bohème
De mes amours de ce temps-là
Ô mes amours, j'ai tant de peine
Quand refleurissent les lilas
Qu'est ce que c'est que cette antienne ?
Qu'est ce que c'est que cet air-là ?
Ô mes amis, j'ai trop de peine
Le temps n'est plus de la bohème
Au diable soient tous les lilas

Il pleut dans le petit jour blême
Il pleut, nous n'irons plus aux bois
Toutes les amours sont les mêmes
Les morts ne ressuscitent pas
Il pleut dans le petit jour blême
Il pleut, nous n'irons plus aux bois
Toutes les amours sont les mêmes

Un vieil orgue comme autrefois
Moud essoufflé La Marjolaine
Ô mes amours de ce temps-là
Jamais les mortes ne reviennent
Elles dorment sous les lilas
Où les oiseaux chantent ma peine
Sous les lilas qu'on a mis là
Les jours s'en vont et les semaines
Ô mes amours, priez pour moi !
Ô mes amours, priez pour moi !

<https://www.youtube.com/watch?v=JmNujBByQMA>



... à Jacques Bertin

Portrait



D'AUDE

Elle rentrait tôt chez elle pour s'installer dans son rêve
Elle voyait peu de monde, elle avait tant de choses à rêver
Elle sortait rarement avec une ou deux amies d'enfance
Après cinq ans elle ne savait pas s'orienter dans Paris

Le temps passa, elle allait maintenant sur la trentaine
Elle avait épuisé le chant merveilleux du rêve
Elle rêvait moins, elle voyait peu de monde
Elle sortait rarement, elle faisait de longues journées

En s'endormant elle dessina un sourire
J'ai quitté doucement son corps dans ma chaleur collé
C'était du côté de la place d'Italie, des ruines, du vent, des chantiers
De loin on voyait dans la nuit sa fenêtre éclairée..

<https://www.youtube.com/watch?v=ViEU016zi2o>





Légère

LA JEUNE FEMME S'É-
TAIT LEVÉE PLUS TÔT

POUR PRÉPARER LE DÉJEUNER. Son ami la rejoignit.

Tu as bien réfléchi? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas d'abord. Elle laissa traîner un silence puis dit simplement le mot qu'il redoutait

Oui.

Il eut un mouvement de buste comme s'il se désarticulait. Il ferma les yeux et son visage à cet instant était tragique comme celui d'un clown blanc. Il étendit les bras pour l'étreindre mais déjà elle riait. Il lui connaissait ce rire, c'était celui des grands bonheurs et des tendresses sans nom. Il sut à cet instant qu'il ne la reverrait pas.

Je ne t'oublierai jamais, dit-elle.

Elle répéta jamais puis

Par où est-il parti?

Il aurait très bien pu ne pas répondre et la laisser seule avec son insolent bonheur. Mais il dit d'une voix douce

Il a bu son café, il m'a remercié pour tout et il a pris la route de Saint-Martin.

Il avait sa valise? demanda-t-elle encore.

Il l'avait. Son baluchon sur l'épaule et son drôle d'oiseau au bout du bâton, posé là comme de toute éternité.

La jeune femme prit le garçonnet dans ses bras. Elle fit deux pas vers l'homme. Elle l'embrassa longuement.

Toi, je t'aimerai toujours!

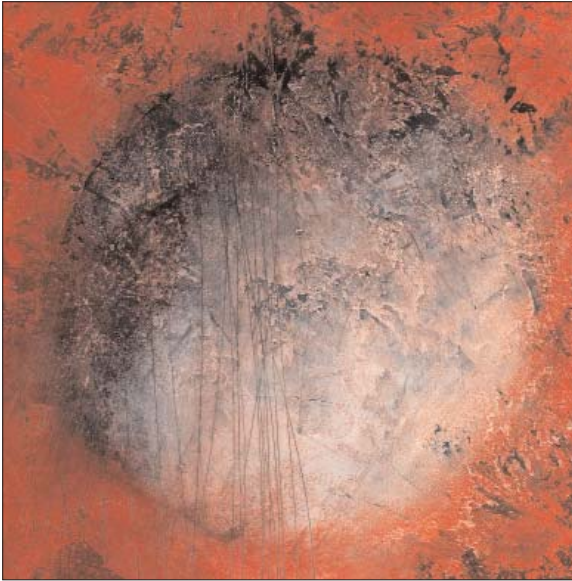
et sortit. Le soleil donnait déjà, ce serait une belle journée.

L'homme la regarda s'éloigner d'un pas curieusement lent. Au bout du jardin elle se retourna et cria

J'ai compté chacun de mes pas pour ne pas les oublier
et alors elle partit.



Un corps qui bat non loin des bombes



LES QUATRE MUSICIENS S'INSTALLENT TRANQUILLEMENT. Aboubacar et Bangoura aux djembés, Balla à la sanza, Danaye au balafon. Zaïrois, la « génération Mobutu » née dans les années incertaines de la Françafrique et la pantalonade de Kolwezi. Enfance sous les bombes. Son vrai nom, au « père de la nation » : Mobutu (Tu es poussière) Sese Seko (La Terre éternelle) Nkuku Ngbendu (Le piment vert) wa za Banga (Le feu

brûle à l'occident)! Danaye éclate de rire en m'expliquant ça, « Et toi, ton nom, ça veut dire quoi? » « Ça veut dire, tu peux venir quand tu veux, entrer et t'asseoir... » Il me prend les mains.

Les danseurs balancent, torse nu, ils frappent du pied, martèlent le sol avec une violence qui bientôt déferle et emporte leurs bras dans des arabesques insaisissables. La voix de Danaye : « S'il vous plaît, les amis, respectez la labanotation! » Éclat de rire général, ils sont pliés. « C'est quoi, ça? », je demande. Un petit truc qu'il a balancé un jour à une journaliste condescendante qui le questionnait sur les « pulsions primales » (sic) dans la danse africaine. Cette petite conne ne connaissait pas von Laban, l'inventeur de la notation chorégraphique, ça lui a cloué le bec...

Un lacis de fils de fer. Un lacis veineux? Le souffle du rythme a pris la scène, profond comme le lointain, puissant comme le grand fleuve. Les corps entrelacent leurs trajectoires avec une précision minutieuse. Un réseau d'émotions, de frôlements, juste la caresse de l'air déplacé.

Et Werewere surgit dans sa jupe à grosses fleurs rouges. Un éclair. Genoux fléchis, dos en avant, une danse furieuse qui part des hanches pour exploser vers le haut du buste. La main qui palpite, les bras agités de soubresauts, précipités vertigineux vers le sol, sursauts des épaules, nattes folles qui s'entrechoquent. Charnelle. Possédée, d'une plénitude comme jamais je... Son surnom, elle le doit à la distinction qui émane d'elle, à la fierté superbe de son corps. Le premier jour elle me dit : « S'il te plaît, m'appelle pas Lady. Pas toi. » « Comment alors... Were? » L'aveu qui me foudroie : « Pas besoin de m'appeler. Je viens ».

Were, une tornade dans ma vie. Tout, tout de suite, On a si peu de temps à être ensemble, ces deux semaines de la tournée... Son regard était déjà une braise, son corps un continent. Un feu

furieux, un ouragan, quelque chose qui vous embrase et jamais ne vous lâche... Un matin, le dernier, comme je vais l'embrasser sur le pas de sa loge, elle secoue la tête, pose le doigt en travers de mes lèvres. Elle murmure: « On s'est juré qu'entre nous il n'y aurait jamais rien de laid ». Je savais, je ne la verrais plus. « Je te le dis en bambara: Hakè to! [*Pardon!*] »

Quinze ans plus tard, je tombe sur Danaye dans un rade de banlieue. Il a ouvert un bar, ne fait plus de musique que pour le plaisir et les amis. Dans la MJC voisine, on accueille des spectacles mais... « Comment dire ? Tout ça est de l'histoire ancienne, je n'ai plus l'âge... » Il a pris quelques rides, mais comme nous tous. Il est devenu frileux, il porte une petite laine, je pose la main sur son épaule: « Tu sais, on a tous vieilli ». Il demande « Et... ni kanuya [*l'amour*] ? », il sourit. « Danaye, je... (un silence), Je t'en prie, comment elle va ? » Il ne répond pas. Puis: « Tu te souviens des quelques mots de bambara qu'elle t'avait appris ? » Il se penche vers moi. Me souffle tout bas à l'oreille: « A sava ». Sava. Morte...



Cette chanson-là...

Trois images pour le chanteur Dan Grall



CETTE CHANSON-LÀ...

JE L'AI REGARDÉ UN LONG MOMENT CET INTITULÉ. De face d'abord, puis légèrement de côté, par la droite, par la gauche. J'ai cherché à l'attraper par le point final pour le soulever et regarder en dessous des fois qu'elle y serait cachée. Mais non, rien ! Il n'y avait que le papier et l'ombre des lettres qui se détachaient dessus : pas de chanson.

Il y a eu comme un blanc dans ma tête, les lettres se sont mises à danser devant mes yeux avant de se transformer en un unique point d'interrogation qui donnait l'impression de se tortiller comme un ver. Hallucination ? Forcément !

Cette chanson-là... ? Je ne m'en souviens pas, enfin, rien de précis, quelques bribes peut-être, je crois. Étrange sensation que cette impression fugace d'avoir perdu la mémoire. Pourtant, à mon âge, j'en ai des heures d'écoute au compteur ! Pensez

donc ! J'ai commencé sur PO-GO et suivi la transition hertzienne avec la FM, les radios pirates... Mais là, j'ai beau fouiller dans mes souvenirs... Rien ! Le vide total. Ça sonne creux sous mon crâne. Enfin, soyons honnêtes : ce n'est tout de même pas un vide sidéral. En me concentrant, il y a bien quelques restes musicaux qui tintent sourdement quelque part dans ma tête. Je crois reconnaître des bouts de strophes, un air par-ci, de vagues échos par-là... C'est étouffé, c'est confus. Tout semble s'être mélangé : c'est une cacophonie étrange où se mêlent finalement des voix, des notes, des visages de chanteurs, des mimiques, des postures, des accents et puis aussi des souvenirs personnels et des odeurs...

Dépité, j'ai gardé à la main la feuille avec ce titre qui m'hypnotise : « Cette chanson-là ». Je finis par lui ajouter un point d'interrogation parce que c'est en train de devenir une obsession : « Cette chanson-là ? »

Cette chanson-là ? Elle a des airs mystiques, elle existe forcément. Je vais me la remémorer. Alors, je vais jusqu'au salon où je m'assois dans le canapé qui fait face à la chaîne Hi-Fi. Eh oui, parce qu'une chanson sans rien pour l'écouter, c'est comme vouloir visionner un film sans écran. L'appareil, avec ses rangées de disques qui l'encadrent, compose un tableau posé à même le sol. C'est un empilement de platines, d'amplis, de tuners d'un autre âge avec leur cortège de cordons colorés qui les relie ensemble. Et les enceintes ! Il faut les voir ! Elles sont de celles dont plus



personne ne voudrait aujourd'hui: trop grosses, trop visibles. Les disques? Il n'y a pas loin de deux cents CD alignés sans ordre précis. Deux cents, c'est peu de chose après une vie d'écoute. Il y en a d'un peu tous les genres: variété, classique, jazz, rondes enfantines... Il y a quelques vinyles aussi, une petite vingtaine, qui se tiennent à l'écart dans un garde-à-vous approximatif, légèrement affalés les uns contre les autres sur le côté.

Cette chanson-là? Nostalgie d'un passé musical étrangement méconnu de moi-même. Où se trouve-t-elle: analogie à la madeleine de Proust, plongée vertigineuse dans les méandres de la mémoire, redécouverte de sons et de sensations oubliés?

Cette chanson-là? Celle que ma maman me chantait lorsque j'étais petit? Je n'en ai aucun souvenir... Je ne pourrais même pas dire si elle m'en a fredonné une seule un

jour. Pourtant, dans toutes les histoires pour enfants, dans les romans et les films, les mamans poussent la chansonnette pour leurs marmots qui les écoutent avec de grands yeux tout ébahis. Je ne suis pas certain non plus qu'elle m'ait lu des histoires. En fait, je me rends compte que je n'ai jamais entendu ma mère chanter ni même fredonner la moindre ritournelle. Pourtant, elle dansait... Mon père? Un peu. Pas pour moi, pour lui-même. De l'opérette surtout. Son truc, c'était plutôt de siffler. Il faut dire qu'il sifflait rudement bien. Dans les aigus, je ne vous dis que ça! Je n'ai jamais su faire aussi bien.

Cette chanson-là? Je voudrais bien la retrouver. Il faudrait pour cela que je revête une tenue d'alpiniste, que je m'équipe d'une corde, d'un piolet et de crampons pour aller à l'ascension de mon subconscient, histoire d'attraper deux ou trois notes au vol, quelques mots au détour d'un vague souvenir. Et puis les coller ensemble et me mettre à fredonner un début de mélodie, avec hésitation, comme un enfant qui ânonne en découvrant pour la première fois un mot difficile. Et puis, tout à coup, sans vraiment m'en rendre compte, me trouver à chanter à voix basse. Basse, pour ne pas paraître ridicule bien sûr.

Cette chanson-là impose un travail d'archéologue qui consiste à reconstruire pierre par pierre, mot par mot, note par note ce que l'on a pensé ne jamais avoir mémorisé, que l'on a écouté d'une oreille distraite ou que l'on n'a peut-être pas écouté du tout, du moins consciemment. Cette radio que l'on branche par habitude pour tromper le silence un jour d'humeur morose.

Cette chanson-là, c'est celle qui accompagne les moments de notre vie: heureux ou non.

Cette chanson-là, c'est celle qui reste lorsque toutes les autres ont été oubliées. Elle n'est pas une, elle est multiple. C'est un résumé musical. Ce n'est pas un air précis, c'est une mélodie complexe, une symphonie où s'entremêlent des envolées, des traits d'archets, des roulements de

percussions, des tintements de cuivres, des grincements d'accordéons, le déroulé d'un clavier de piano, des vocalises...

Cette chanson-là ? C'est un inventaire à la Prévert qui fait une poésie étrange dont les rimes nous procurent du plaisir.

Cette chanson-là ? Au diable si tout y est mélangé et confus, les souvenirs ont le flou du temps qui passe et les embellit.

Qu'importe si les mesures ne sont pas les bonnes, si les rythmes se télescopent et s'entrechoquent. Qu'importe si les rimes ne s'accordent pas, on s'en fout !

Qu'importe, puisque cette chanson-là, même si elle est absurde, même si elle ne ressemble à rien, elle me fait chaud au cœur.

Je suis donc assis sur le canapé, face à la chaîne Hi-Fi et je parcours des yeux les titres des disques. Alors, étrangement, comme je ne l'avais plus fait depuis longtemps, il me prend l'envie oubliée d'en écouter un, au hasard, de replonger dans mes souvenirs que je sens à fleur de ma mémoire : musiques, lumières, rires, colères, pleurs, fêtes, marches dans la nuit, odeur du sable chaud, rires – encore –, soleil, pluie, visages hilares, grimaces d'enfants, rires – toujours –, cérémonies, émotions, parfums de fleurs, bien-être, jeunesse, amour, rêveries, regrets... Oui, c'est décidé : je vais en choisir un...

Je m'appuie sur l'accoudoir, je commence à me lever et, sans raison, je me fige dans mon élan, comme si une main invisible me retenait. Alors que tout me poussait à céder à cette envie soudaine, je me laisse retomber sur place. Je renonce.

Souviens-toi !, me dis-je. Essaie ! Tous ces chanteurs, tu les a écoutés, tu as fredonné leurs chansons ! Alors ? Il y en a bien une qui... Forcément ! Fais un effort ! Tout le monde se souvient d'une chanson, non ? Pas toi ? Tu n'en sais rien. Tu ne connais même pas la Marseillaise ! Enfin, pas vraiment, du moins comme tout le monde : les deux premiers couplets et le refrain. Mais une vraie chanson, de celle qui marque les esprits, que tout le monde ou presque entonne lors d'une fête... Que chacun, qu'il l'aime ou pas, est capable de chanter.

Fais un effort...

Rappelle-toi...

Non ?

Rien ?

Concentre-toi !

Toujours pas ?...

Ah, si ? Quand même !...

Peut-être...

C'est confus ?

Ah ! ça se précise...

Enfin !

C'est comme la marée qui monte, vague après vague. On ne l'entend pas vraiment au début, c'est loin ; et puis, le ressac se précise peu à peu, de plus en plus fort jusqu'à en devenir assourdissant. Jusqu'à ce que les mots oubliés franchissent les lèvres et que les mélodies silencieuses fassent comme des orchestres.



Cette chanson-là ? Comme c'est difficile. Je ne voudrais pas avoir à choisir de peur d'en froisser une. C'est qu'en fait, j'aimerais toutes les entendre, pas forcément en entier, des morceaux, quelques mots, les meilleurs... Et éructer avec Brel, voler dans le ciel avec Barbara, attendre les loups avec Reggiani, avoir les tics d'un Ferré, la profondeur d'une Sanson et la douceur d'un Salvador ou d'une Gall... Les écouter, oui, en boucle parce qu'on ne peut pas s'en lasser et, finalement, encore moins les oublier : encore, encore et encore, et encore encore... Sans interruption, des heures durant, le regard plongé dans le vide, et puis, sourire sans raison et chanter un refrain.

Cette chanson-là n'a plus besoin de point d'interrogation car, cette chanson-là, je l'entends bien maintenant. Écoutez-la : c'est...

Jamais la fin d'été n'avait paru si belle ¹

En écoutant chanter le vent. ²

J'ai quelque part dans le cœur ³

Un parfum de femme, l'écho de ta voix ⁴

Ah m'asseoir sur un banc cinq minutes avec toi ⁵

Et dans la musique du silence ⁶

Te raconter la Terre en te bouffant des yeux ⁷

Vois, cet instant nous appartient ⁸

J'ai des idées dans la tête ⁹

Un beau jour ou peut-être une nuit ¹⁰

Notre histoire, on l'écrira nous-même ¹¹

Demain ou dans un mois ¹²

Sur les pianos du cœur et les violons de l'âme ¹³

Les mains dans les mains restons face à face ¹⁴

Avec le cœur au bord des yeux ¹⁵

Je voudrais te dire que je t'aime ¹⁶

*Ce soir je t'emmène, on va faire la fête tous les deux*¹⁷
*Je t'achète un masque et une chemise en soie*¹⁸
*Sans dire un mot, sans t'embrasser*¹⁹
*Ma main caresse tes cheveux*²⁰

*Du soir montent des feux*²¹
*À l'heure où les amants s'endorment*²²
*Je vais t'aimer plus loin que tes rêves ont imaginé*²³
*Plus d'un million d'années*²⁴

*Je me noierai dans tes étreintes*²⁵
*Au jardin d'amour*²⁶
*Mon cœur ne battra que pour toi*²⁷
*Donne-moi l'eau de tes baisers*²⁸

*Et que le cœur se serre*²⁹
*Quand on n'a que l'amour*³⁰
*Que l'on croirait toucher la lune*³¹
*Viens, je t'emmène...*³²

Ne la cherchez pas, cette chanson-là, personne ne l'a jamais écrite ni mise en musique. C'est ma chanson à moi.

1, 10 Barbara | 3, 22 23 27 31 M.Sardou | 4 J.Dassin | 25 F.Cabrel | 26 J.Greco | 8 17 27 A.Barrière | 28 H.Aufroy
| 9 V.Sanson | 14 S.Reggiani | 32 F.Gall | 24 N.Ferrer | 18 S.Lama | 19 Nicoletta | 20 C.François | 5 19 Renaud |
6 13 L.Ferré | 15 12 D.Guichard | 2 H.Salvador | 24 C.Barzotti | 11 Dalida | 29 C.Aznavour | 21 30 J.Brel |



Cette ombre



CETTE VOIX, CETTE ODEUR, CE NOM... J'ai toujours pensé que rien ni personne ne me ferait t'oublier... Et pourtant, aujourd'hui, il ne reste que cette ombre. Le temps a emporté mes souvenirs de toi. Ton nom, quel était-il? Ton odeur, à quoi me faisait-elle penser? Ta voix, quel sentiment me procurait-elle? Quelle émotion m'évahissait quand tu me prenais dans tes bras? J'ai promis de ne jamais t'oublier et pourtant le temps en a décidé autrement. J'ai écrit ton nom à l'encre indélébile, il s'est effacé... J'ai écrit ta date par-tout où je pouvais, elle n'y est plus... À n'importe quel moment, je me rappelais tes traits de caractère, je n'y arrive plus... Est-ce qu'un jour ton souvenir me reviendra? Est-ce qu'un jour je pourrai parler de toi comme je le faisais autrefois? Les larmes coulent quand je pense à toi. Malgré le manque que j'ai de toi, ce qui provoque ces gouttes aussi amères que mon cœur, c'est cette ombre...

Cette ombre qui a désormais remplacé ton souvenir. J'ai mal de t'oublier, j'ai mal de ne plus voir ton visage dans mes rêves. Aujourd'hui, ton nom m'est inconnu, demain, serait-ce ton existence que j'oublierai? Quel est ton nom? À quoi ressemble le visage qu'il y avait avant cette ombre? Cette ombre, aussi noire que cette vie que je mène sans toi, disparaîtra-t-elle un jour? J'ai peur, je meurs à petit feu. Ma vie n'est maintenant plus qu'un sombre cauchemar, qu'en sera-t-il quand je n'aurai même plus cette ombre pour me souvenir de toi?

Mes faiblesses, seul toi les connaissais, tu fais désormais partie de celles-ci... Cette ombre... La voir me fait tellement mal... Ne serait-ce pas mieux que je t'oublie complète-

ment pour arrêter de souffrir ? Mais cette ombre, elle me hante. Je la vois partout mais toi, où es-tu ? Ce n'est pas elle qui me manque, c'est toi !

Je voudrais parler de la personne la plus importante à mes yeux, crier ton nom sur tous les toits, prouver à quel point je te ressemble, mais, je ne sais plus en quoi je te ressemble. Ton caractère sûrement, mais quel était-il ?

Un jour, cette ombre m'abandonnera comme tu l'as fait. Un jour, cette ombre, qui reste le seul souvenir que j'ai de toi, hantera une autre personne et à ce moment précis, je ne me souviendrai plus de toi. Je ne saurai plus qui tu étais, à quel point je t'aimais et combien je t'ai détesté d'être parti sans moi...



Annabelle



LE RIDEAU SE SOULÈVE DANS LE COURANT D'AIR. Comme une respiration très maîtrisée, un premier renflement à peine perceptible, le voile retombe et se prépare à un second envol, dans un plissement ondulant il renonce et soudain s'élève à angle droit. Un claquement et le silence. Le rideau retombe.

Juste aperçu la jeune fille au short tendu sur ses rondeurs. Elle chasse les fleurs et les criquets dans un même élan violent. Dans ses mains, sûrement, la caresse fébrile de l'insecte et sur ses lèvres un sourire de vainqueur. Elle ira pêcher à la sauterelle puis laissera filer les petits poissons gluants qu'elle appelle tous des goujons. Ou peut-être en apportera-t-elle un au chat qui vient se chauffer sur les dalles de la terrasse. Un chat gris ondoyant qui ne miaule jamais et ne demande rien. Voilà une semaine que cette fille belle comme une femme et joueuse comme une enfant s'approche chaque jour de la baie vitrée un poisson dans la main et dit « Tiens, un goujon ». Elle le pose devant le chat qui le renifle longuement avant de l'emporter je ne sais où. Puis elle lève ses yeux sombres sans couleur et fixe le rideau blanc qui nous sépare. Je suis certain pourtant qu'elle ne me voit pas. J'ai été tenté la première fois de l'inviter à entrer mais avant que j'ouvre la bouche elle avait filé.

Le rideau s'écartèle et bouffe un peu au centre. Il redescend sinuant d'un bord à l'autre et chuinte longuement avant de s'apaiser. Mes yeux usés sur l'écran des mauvaises nouvelles ne veulent rien céder au sommeil. Et je reste là assis face au vide de ce rideau

comme un mur blanc qui attend le graffiti ou juste le signe de mon passage. Maintenant le café est froid et amer.

Vu dans un jaillissement la femme âgée aux cheveux bleus qui appelle la fille. Un prénom court et cinglant lui aurait mieux convenu que ce « Annabelle » qui me met mal à l'aise je ne sais trop pourquoi. L'adolescente fait la sourde oreille et la femme s'agace, agite un torchon sale qu'elle a gardé dans la main. Dans la touffeur, en pantoufles éculées elle avance dans le champ qui grésille de plus en plus, se retourne et il me semble un instant qu'elle me voit l'épier. Au point de la rejoindre Annabelle détaile et rit. Les mains tendues la vieille trébuche et manque de s'affaler dans les herbes sèches.

Le rideau sinue tout au long de la baie entrouverte. Il prend son élan et gambade en frôlant la vitre. C'est un voilage commun mais quand la lumière et le mouvement s'allient il s'habille de moirures. Ce chatoïement de paon m'amuse et j'en oublie la page qu'il me faudrait écrire. Une semaine au moins que j'ai loué cette baraque sans confort pour rendre des articles qui ne me disent rien.

J'entends un rire trop rauque pour être enfantin et le prénom essoufflé répété Annabelle ! Annabelle ! La fille n'est pas venue offrir son repas au matou qui d'ailleurs n'a pas reparu depuis... hier ? deux jours ?

J'ai fini cette nuit l'un des articles demandés. J'ai fouillé les décombres de notre humanité sur l'écran de mon ordinateur : des histoires d'enfants martyrs, guerriers, soumis aux gestes obscènes, des barbelés enroulés comme des serpents venimeux prêts à saisir à lacérer les chairs, des maisons effondrées, des vieilles en haillons, des poussières aveuglantes et un chat estropié. Un chat gris lui aussi qui ne quémandait rien. Son regard fixe m'a déchiré les entrailles.

Aujourd'hui encore l'air chaud balance le rideau du même mouvement que les jours passés. À force d'y perdre mes pensées le voilage en est presque aveuglant. Le vent a dû tourner et son oscillation plus lente le pousse dans la pièce ; il respire toujours en trois temps les deux premiers hésitants et le troisième plein, assuré, vient jusqu'à hauteur de mes yeux et me touche presque.

Revu le chat avant que le rideau s'abatte plus brutalement que d'habitude. Allongé sur le flanc et la gorge rougie il a le poil maculé et collé. Ses yeux me clouent à mon fauteuil. Je devine son corps sur la pierre chaude. J'entends bourdonner une mouche. Je me lève d'un bond m'empêtré dans le voilage et manque lui marcher dessus. Je n'ose pas le toucher. Une cantharide aux reflets dorés s'est posée sur sa truffe déjà sèche. L'animal est raide et poisseux. Les visions de la nuit me reviennent.

Prostré plus qu'assis je guette les ondoïements du rideau. Au prochain souffle, au moment où il s'élèvera jusqu'à mon visage, le chat va me regarder et l'insecte aura commencé sa besogne.

Je n'ai pas dormi de la nuit. Il m'a fallu des heures me semble-t-il pour me décider à enrouler l'animal dans un tissu et l'enterrer au plus loin du bout de jardin qui jouxte la maison. Je me suis lavé les mains à trois reprises mais l'odeur de cadavre s'accrochait à moi.

Cet après-midi la chaleur ne me réchauffe pas ; je ne me décide pourtant pas à fermer la baie. Impitoyable, le rideau s'obstine dans son balancement et ses chatoyements me font plisser les yeux.

Il se dandine de ses trois temps absurdes avant l'assaut final. Si je fermais les yeux je ne verrais pas ? Si je fermais les yeux je ne verrais pas la vieille affolée courant derrière l'enfant. Elle se retourne encore et cette fois me voit. Le rideau s'est rabattu trop tard. Je suis pris sur le fait. La femme échevelée et la fille qui tient une poupée par un bras qui se démantibule se sont arrêtées au milieu du pré. La vieille hésite me regarde au rythme des soulèvements du rideau. Elle semble revenir sur ses pas puis renonce mais la scène pour moi est coupée quand le voilage se calme et reprend place devant la vitre.

Annabelle ! La voix est proche. Je me lève ; il me semble que tous mes os craquent. Annabelle ! La voix est montée dans l'aigu comme si un danger imminent... Le rideau se soulève d'un coup. La fille est là, plantée dans son short trop serré, une poupée démembrée dans les bras. Son sourire ses yeux sans couleur écarquillés, ses longs cils ombrant ses joues brunes. Annabelle porte ses mains à sa bouche et me lance un baiser. Elle tient la poupée par un pied... La vieille surgit la saisit par le bras « Excusez-la monsieur, la petite n'est pas... » Le rideau est retombé entre nous. Des pas s'éloignent très vite et au troisième souffle le rideau me rend la vue d'un champ grésillant d'insectes où chaque brin d'herbe crépite. Une odeur lourde de terre, de graminées et de sueur s'attarde mais le vent relâche son étreinte et le rideau me rend à la pénombre de la pièce.

La respiration du tissu reprend son rythme : l'un pour se soulever à peine, l'autre s'enfler davantage et prendre son envol avant de se rabattre doucement comme un oiseau se pose.



Le dernier bois



LE DERNIER BOIS, C'EST AINSI QU'ON NOMME LE PETIT BOUT DE FORÊT qui borde le chemin de la falaise, sur la commune de Cernon. Après, c'est le vide et, quelques furtives secondes plus tard, la délivrance. Un moment unique, délicieux quand un corps devenu insupportablement souffrant, abritant un cœur définitivement brisé, ou composant depuis trop longtemps avec un esprit dérangé, quand ce corps fatigué de porter ses misères brise les vagues pour retrouver son état originel, flotter dans l'insouciance.

La région dispose de magnifiques spots comme on dit maintenant pour effectuer ce dernier saut, particulièrement sur les communes de Cernon et de Villers. Le Comité départemental du tourisme vante à coup de coûteuses plaquettes la qualité des paysages de falaises blanches tutoyant le ciel et les campagnes verdoyantes et moutonnantes sans jamais évoquer la particularité desdits spots : le nombre de désespérés qui y accomplissent chaque année leur dernier saut. Le phénomène est cependant bien connu des pompiers et de la PQR qui, dans de discrets entrefilets, fait état des accidents.

Le nombre des *accidents* a baissé depuis deux ans à Cernon – treize tout de même ! – et Gilbert Gravignot, le maire de Cernon, attribue cette réussite aux aménagements qu'il a fait positionner aux endroits les plus *tentants* dira-t-il. Il fait également fermer le chemin les jours de grands vents.

Au *Coq hardi*, on commente :

– Tu parles ! Les suicidés se foutent bien de la météo... De toute façon dans leur tête c'est la tempête en permanence alors...

– Et puis la température de l'eau, ça ne leur fait ni chaud ni froid. Mon cousin qui est aux pompiers dit qu'ils meurent en arrivant dans la flotte... et, quand t'as envie de sauter c'est pas une pauv'e barrière de cinquante centimètres qui va t'en empêcher...

Loïc laisse tomber son journal, pose ses lunettes sur la table et boit son café.

– Mais il faut quand même bien admettre que le nombre de suicidés a baissé de moitié à Cernon...

– Alors qu'à Villers, ils tournent encore à plus de trois par mois, en moyenne ! Ma tante qui habite juste au début du chemin en a ras le bol de voir passer le camion ; ça fait gueuler son chien, elle s'habitue pas.

– Si le maire de Villers avait su garder le Japonais, il aurait eu les mêmes résultats qu'à Cernon...

– ???

– T'es sûr que c'est pas un Chinois ?

– On s'en fout !

Akira Sato n'est pas Chinois mais bien Japonais. Il est venu s'installer dans la région il y a quatre ans de cela. Originaire de la région d'Osaka, il a suivi des études supérieures à l'université de musique. Akira Sato est un pianiste de renommée internationale qui parcourt le monde en tournée. Il s'est établi en France, au bord de la mer, à Villers. On dit que c'est par amour qu'il a quitté son pays mais Akira Sato vit seul. Que s'est-il passé ? Nul ne le sait et pourtant nombre de Villersiens, et précisément de Villersiennes, ont tenté de percer le mystère, en vain. Akira Sato fait montre d'une réserve toute asiatique. Il salue en courbant légèrement le torse, affiche un sourire qu'on a eu vite fait de qualifier de faux et rechigne à serrer les mains. Quand il y est contraint, sa bouche se tord. Cela amuse les hommes au teint buriné et à la peau épaisse. On fantasme que les mains du Japonais valent de l'or, qu'elles sont assurées, c'est la raison pour laquelle il résisterait à les glisser dans ce qui pourrait lui sembler des étaux, les pelles à tarte de Lambert et de Ronan.

On imagine qu'il cherchait le calme et la solitude, c'est pourquoi il a loué une petite maison à la lisière du bois qui borde la falaise, à la sortie du village.

Son habitation était sobrement meublée et très bien tenue ; c'est du moins ce qu'a rapporté Élise qui y faisait le ménage quand Akira était en tournée. Il payait bien, était courtois, discret. Alors les langues ont commencé à tourner au *Coq hardi*. Qu'est-ce qu'il faisait à Villers ce Japonais ? Loïc avait vu un reportage sur la mafia japonaise alors pendant quelques semaines, l'hypothèse a circulé que Akira Sato en était, caché au fin fond de la France, près de la mer pour pouvoir s'échapper en cas de découverte. Et puis non, on a abandonné cette piste quand Loïc a montré sur le journal la tête d'un mafieux japonais qui venait de se faire serrer. Non le regard d'Akira ne ressemblait en rien à ce malfrat. Le sien était doux, étonné, ravi de la crèche avait ajouté Ronan, et puis

que ferait un mafieux japonais isolé à Villers ? Au demeurant personne n'avait de doute sur son activité professionnelle car Camille Tougard, le directeur de l'école de musique intercommunale du pays de Cernon, fier de compter un virtuose international parmi ses connaissances, suivait son actualité artistique et avait en prime le privilège d'associer amicalement Akira Sato à l'ouverture du concert de fin d'année de l'école, ce qui lui valait autant d'admiration que de jalousie au Congrès régional des écoles de musique.

Au bout de quelques mois, le landerneau local a changé de sujet de préoccupation et de bavardage car trois familles syriennes venaient d'être accueillies dans les bâtiments d'une colonie de vacances désaffectée de l'EDF entre Cernon et Villers ; il y avait tant à dire... et à commenter.

C'est cependant à peu près à cette époque que la situation a commencé à s'envenimer du côté du musicien japonais.

Akira Sato composait, il travaillait sur un nouveau disque et partait plus rarement en tournée. Il jouait jour et la nuit, la fenêtre grande ouverte car l'été lui aussi jouait... les prolongations.

La musique adoucit les mœurs, une assertion largement partagée pour peu qu'on apprécie la même musique. Bien sûr, les jeunes du village biberonnés à la techno et autres musiques dites actuelles n'étaient pas fans des suites d'Akira Sato, pas plus d'ailleurs que les autres générations du cru, ferventes amatrices de chanson française, d'avant ou d'après, avec une prédilection pour les chansons d'amour hurlées par des filles à haute voix et à hauts talons, mais finalement le Nippon habitait assez loin de premières habitations et ses envolées classiques caressaient exclusivement les oreilles des promeneurs et des visiteurs.

Dans cette catégorie on comptait : les ramasseurs de champignons, le bois qui déboutait au bout de jardin d'Akira Sato présentait un sol très favorable à leur développement ; les chasseurs qui rabattaient depuis la forêt domaniale voisine le gibier qui s'y trouvait acculé, après c'était le vide, et le sanglier comme chacun sait n'a généralement pas d'instinct suicidaire ; ce qui n'était pas le cas de la dernière espèce de visiteurs, les candidats au dernier saut.

Les premiers, traqueurs de girolles et de cèpes, pouvaient à l'occasion persifler en dépassant la petite maison d'où s'échappaient des envolées pianistiques mais ne considéraient pas cet environnement sonore comme pouvant nuire à leur cueillette, bien au contraire car... la fréquentation du bois baissait.

En effet, les sangliers ne goûtaient assurément pas la musique classique qu'Akira Sato s'était pris depuis quelque temps à amplifier, comme s'il voulait inonder le petit bois de ses mélodies. Le gibier prenait peur et s'échappait de tous côtés ; les rabatteurs n'étaient plus assez nombreux pour contenir les fuites, les chiens semblaient désorientés, les chasseurs rentraient bredouilles. Robert Prieul, l'aîné de la troupe, se plaignit à la mairie mais on lui rétorqua qu'aucun texte ne permettait d'interdire cette diffusion musicale car elle n'entrait pas dans le champ d'application du trouble du voisinage, puisque le voisinage était inexistant donc n'entendait rien. Robert Prieul se rendit

alors chez Akira Sato. Celui-ci écouta religieusement sa requête et expliqua tout aussi religieusement que la musique est *un moyen d'atteindre ceux dont l'âme est dans la tourmente*. Robert Prieul haussa les sourcils, puis les épaules pour signifier qu'il avait compris ; il n'y aurait pas moyen de négocier. Il prit congé sans même dire au revoir, ignorant le long salut que lui adressait Akira Sato.

Parmi les visiteurs, il y avait, pour finir, les candidats au dernier saut. Le bois dense était planté d'arbres que le vent avait uniformément inclinés vers l'intérieur. Des racines composaient un tapis à obstacles sur le sol. Une atmosphère lugubre, complice du désespoir, régnait dans le sous-bois. Au bout de la traversée, la falaise, le vide, la délivrance. Comment ces visiteurs percevaient-ils la musique d'Akira Sato ? Il était difficile de s'en faire une idée car le nombre d'accidents faiblissait. Les désespérés, c'est comme les sangliers, *la musique du Japonais ça les fait fuir. Quand tu veux te foutre en l'air, on peut au moins te foutre la paix tout de même !* affirmait Ronan au comptoir du *Coq hardi*.

Robert Prieul quant à lui n'avait pas dit son dernier mot. Depuis vingt-cinq ans il chassait dans ce bois communal, ça n'était pas un *bridé maniéré* qui allait l'en empêcher. Il échafauda quelques projets de rétorsion allant de la crevaisson de pneu à l'intimidation nocturne par des amis dont il aurait au préalable régala le gosier, en passant par le pillage de son jardin. Mais Robert Prieul n'eut pas l'occasion de mettre l'ensemble de son plan à exécution car Akira Sato déménagea après trois réveils en pleine nuit par des lancers de pommes de son jardin dans son volet de chambre et la disparition de la roue avant de son vélo.

Camille Tougard, le directeur de l'école de musique, qui habitait la commune de Cernon, lui avait amicalement proposé d'occuper la petite maison de son père parti finir sa vie en Ehpad. Elle présentait les mêmes caractéristiques que la précédente : située au bord d'un bois qui bordait le chemin de la falaise, un bois exactement semblable à celui de Villers, elle disposait, en plus, au pied des premiers arbres, d'une annexe, une cabane en dur que le vieux Tougard avait bâtie autrefois pour faire sécher ses champignons et conserver ses pommes. Avec l'aide de Camille Tougard, Akira Sato déménagea, ce qui soulagea le maire de Villers car les esprits commençaient à s'échauffer ; il aurait à court terme eu à prendre position et les chasseurs dans l'opposition ça ne vaut jamais rien de bon...

Akira Sato installa un cabinet de musique dans la cabane : clochettes, triangles, xylophones, bâtons de pluie, tambourins, balafons, des instruments au son doux pour atteindre les âmes tourmentées, les inviter à recouvrer des forces et renoncer à sortir du bois du mauvais côté.

Depuis sa cabane, Akira Sato regardait la voiture se garer. Souvent le candidat au dernier saut enserrait le volant avant de descendre, la tête dans les épaules. Souvent aussi il déposait un mot sur le siège. Il ne fermait jamais la portière à clef. Il avançait tout droit, lentement, le visage fermé, le regard vide. La décision était prise, il était soulagé mais très concentré. La cabane semblait inoccupée, le candidat la dépassait sans même

la voir. Akira Sato avait placé au milieu de la petite sente qui traverse le bois un tronc d'arbre qui invitait à s'asseoir. Neuf fois sur dix, le candidat y faisait une halte. Il n'était pas pressé; dans le silence et la solitude de ce bois sombre, le temps avait déjà cessé de compter.

C'est alors qu'Akira Sato faisait tinter le triangle, tintinnabuler les clochettes, il caressait du bout de ses doigts la peau du tambourin, il tournait délicatement le bâton de pluie, promenait la baguette sur les lames du balafon et composait une mélodie unique qu'il offrait au candidat. À travers les interstices du bardage de la cabane, Akira Sato observait. Il voyait le candidat relever la tête sans toutefois chercher à identifier la source de cette musique qui touchait ses sens et attendrissait son cœur. Quand on a perdu goût à la vie, choisi de partir, sans doute croit-on déjà aux forces obscures. Les larmes alors coulaient, à flots. Le candidat restait de longues minutes, parfois une heure, assis sur le tronc, à écouter, à accueillir en lui, par tous les pores de sa peau, la douceur des notes assemblées pour lui, comme une ode au renouveau.

Les plus nombreux étaient ceux qui, après ce temps de recueillement, rebroussaient chemin. Ils marchaient vite, butaient quelquefois sur une racine, se relevaient, et regardaient derrière eux, pour immortaliser l'image de cette forêt austère et généreuse à la fois qui leur avait offert la grâce. Sans doute quelques-uns se hâtaient-ils par peur d'être rattrapés par une silhouette vaporeuse armée d'une faux, après tout, ils avaient bien rendez-vous.

Akira Sato s'inclinait en souriant quand ces candidats-là repassaient devant la cabane pour rejoindre leur auto.

D'autres poursuivaient leur traversée à travers le bois. Akira Sato les suivait intensément du regard avec l'espoir qu'ils se retourneraient eux aussi et comprendraient qu'à l'image de cette forêt, la dureté de la vie peut être soulagée par des instants de pur enchantement. Mais ces candidats-là n'avaient déjà plus la force de les accueillir. Akira Sato s'inclinait gravement quand leur silhouette disparaissait à la sortie du bois.

Le lendemain, il lisait la Gazette pour savoir qui était celui dont il n'avait pas réussi à toucher l'âme.

Loïc se lève, se dirige vers le comptoir, commande un petit blanc et ouvre son journal à la page actualité internationale.

– Écoutez plutôt ça !

«La notoriété de la forêt d'Aokigahara au pied du Mont Fuji commence dès 1959. Une nouvelle de la littérature policière y raconte une romance interdite qui finit en suicide commun. Depuis, ces bois accueillent des dizaines de candidats au trépas. Mais au milieu de tout cela, il y a Kyochi Watanabe. Ce Japonais de 60 ans mène depuis huit ans une bataille pour tenter de raisonner les funestes visiteurs et tente de les arracher de leurs angoisses via la musique. Il vit désormais dans une cabane à l'orée d'Aokigahara et, lorsque la nuit arrive, il allume ses enceintes et fait retentir du rock et du hip-hop. Et parfois, il prend lui-même la guitare pour chanter "Imagine" de John Lennon.

Plusieurs fois, il est intervenu directement. Il raconte même avoir convaincu un homme d'Osaka de ne pas mettre fin à ses jours. "Ce jeune homme venait de vivre un drame terrible. Sa fiancée partie faire ses études en France s'était suicidée en se jetant d'une falaise. Il vit maintenant à l'étranger mais continue de m'envoyer des messages", indique Kyochi Watanabe.»

